

Bertrand s'est dépêché de délimiter l'aire du constat avec sa bande plastique rouge et blanche. Le corps a rebondi sur la Rover verte dont il a défoncé le capot. Il a ensuite roulé sur le trottoir de l'avenue de New-York, à la hauteur de la sortie du tunnel du Trocadéro, côté Alma. Le concierge du 48 dit qu'il le connaît bien. Il habite au dernier étage de son immeuble. Il a dû sauter du balcon. Mais en cette période de week-end de Pentecôte, Paris est désert. Il n'y a pas de témoins. Le mort s'appelle Xavier de Pomonranti. Un député. Il a laissé partir sa famille en Normandie sans l'accompagner. Ce qu'il fait souvent. Car il travaille beaucoup.

C'est ce que m'affirme le gardien en nous ouvrant la porte de l'appartement de la victime dont il a un jeu de clés.

J'ai sonné plusieurs fois avant de le laisser faire, pour le cas où notre homme n'aurait pas été seul. On ne sait jamais ! Mais le domicile est désert. C'est une espèce de duplex assez vaste avec vue sur la Seine et la tour Eiffel. Il doit bien faire 200 mètres carrés. Ça représente un paquet, en loyer. Je dirai, à la louche, une demi-année de mon traitement, avec les primes.

Pas de lettre motivant un suicide, pas de traces de lutte. La fenêtre donnant sur le balcon – en fait, une petite terrasse - est entr'ouverte. Le lit n'est pas défait. Aucun indice d'une autre présence, féminine ou autre, à part des affaires qui doivent appartenir à son épouse légitime. Toujours d'après le concierge, les enfants sont grands et le couple vit seul. Ils reçoivent beaucoup. Souvent. Des relations, mais aussi des amis étrangers. Surtout des Américains.

Notre client a tout aussi bien pu escalader la rambarde de la terrasse dans son sommeil et se retrouver six étage plus bas. Sauf qu'on l'a trouvé en complet veston. Il n'avait même pas défait sa cravate. Rien ne permet de croire qu'il s'est assoupi dans son salon et qu'il souffre de somnambulisme.

(Je suis connu au bureau pour mes hypothèses idiotes.)

On verra bien ce que l'Institut médico-légal dira. À mon avis, le choc a dû détruire tout indice pouvant indiquer un meurtre. Si c'est le cas. À moins qu'on l'ait étranglé, empoisonné ou endormi.

On verra bien.

L'identité judiciaire étant partie, il ne reste plus qu'à appeler la veuve. J'ai son numéro à Houlgate que m'a refilé le gardien de l'immeuble. Je regarde ma montre. Il est cinq heures et demie. Je vais attendre que le jour se lève. Je demande à Loiseau de commencer une enquête de voisinage dès que la vie reprendra dans le quartier. En fait de vie de quartier, ce sont surtout des allées et venues avec les poubelles. Des concierges arrosent déjà au jet les trottoirs. En remontant plus haut, vers le centre ville, il y a bien quelques ambassades, le Conseil économique et social et les jardins du Trocadéro avec ses clodos. De rares prostitués draguent le vieux con. Les premiers joggeurs et dames à chienchien émergent de la nuit avec l'aube... Mais il y a surtout des collègues. Et leurs voitures tricolores. Des contrôles de routine.

Si Loiseau peut faire une recherche au fichier central pour voir si on a quelque chose sur notre homme ?...

Je donne mes ordres. La routine.

Cela dit, je trouve qu'on se suicide beaucoup dans la Haute, ces derniers temps. Enfin, j'ai pas calculé, mais c'est une impression. Comme quand en hiver on croit que tout le monde a la grippe.

Dans les beaux quartiers, le XVI^e, le XVII^e, la Défense... la défénéstration est à la mode. C'est fou ce que les gens sont maladroits.

Je regarde le quai de New-York du haut de l'espèce de petite rambarde qui ferme la terrasse. J'ai le vertige. Une forte envie de sauter me prend aux tripes. J'aime pas ça du tout. Il faut quand même un sacré cran pour se jeter dans le vide comme ça. C'est pas donné à tout le monde...

Je termine mon service alors que le soleil se lève. Il nous éblouit en débouchant derrière les arbres du cours Albert 1^{er}, tandis que Paul nous ramène en bagnole à la Préfecture, Loiseau et moi.

J'aime bien cette saison quand le jour commence vers cinq heures et que Paris embaume de son odeur de printemps. Juste avant que la circulation ne vienne tout gâcher avec ses bruits et ses fumées de pots d'échappement.

Aujourd'hui c'est le samedi de Pentecôte. Et même si Raffarin a essayé de désacraliser cette fête, les habitudes sont plus fortes : Tout le monde a déserté Paris la veille au soir pour profiter du pont. Faut être plutôt frappadingue pour s'attaquer à une fête religieuse à la belle saison. Il aurait demandé aux gens de travailler le 11 novembre, y aurait eu beaucoup moins de gens pour gueuler. Même avec cette manie de *devoir de mémoire* qui a pris notre bon peuple comme une envie de pisser. Mais essayer de faire travailler des gens au printemps, ça manque singulièrement d'intuition politique. Et de toutes les fêtes religieuses, il a choisi la plus fraternelle. On ne peut pas dire que la petite flamme de l'Esprit universel ait jailli du large front de l'élu du Poitou. C'est sûr qu'à certain moment, même le français doit lui paraître une langue étrangère... Notre pauvre Perben est obligé de faire pression sur la SNCF pour qu'elle assure les départs en vacances ! Je me marre...

Au bureau, je fais des heures sup.. Je travaille sur mon rapport en attendant une heure décente pour appeler Madame de Pomonranti. Quand je l'appelle enfin, elle a déjà été mise au courant par le concierge qui n'a pas eu peur de la réveiller, lui. Elle est justement en train de se préparer pour prendre la route de Paris. Je lui demande de passer me voir en fin d'après-midi. J'ai fini mon service, lui dis-je et

je vais prendre un peu de repos avant de reprendre ma permanence de nuit. Je lui donne le nom de Loiseau pour le cas où je serais en retard.

Je la rassure. L'enquête sera de pure formalité. C'est clair qu'il s'agit d'un accident ou d'un suicide.

La sensation du travail accompli, je retourne chez moi tandis que les touristes japonais, armés de leurs appareils photo, en patrouilles déployées et camouflés par d'inimitables chapeaux de toile, défilent dans Paris comme dans un film de guerre.

Une fois chez moi, je règle mon réveil pour midi et je m'enfonce dans mon plume où Morphée me prend tout de suite dans ses bras, bien que je sois pas pédé.

Ça manque sérieusement de femmes.

Dans mon lit, dans mes rêves et dans ma vie en général. C'est pas très hygiénique. Il faudrait que je préoccupe de trouver une petite pour mes *afters*.

J'ai pour habitude de prendre mon p'tit dèj à la brasserie Notre Dame, à deux pas de mon pad, rue de la Huchette, où une mienne tante m'a légué, il y a vingt ans, trois chambres de bonne que j'ai réunies en un petit appartement.

Le bourdon de Notre-Dame relaie mon réveil-matin et m'appelle à la baffre. Je me traîne jusqu'aux tables devant le va-et-vient permanent de l'angle de la rue Saint-Jacques et du quai Saint Michel et je mate sévère les Américaines qui traversent la rue devant moi, tout en mastiquant mes tartines beurrées que je fais descendre à grandes lampées de double express.

C'est pas bon pour mon palpitant que de me réveiller avec un tel spectacle. D'autant que la mode est revenue aux shorts très courts. Une vraie malédiction pour un célibataire dont l'énorme surmoi est en connexion directe avec une libido encore vaillante malgré l'âge avancé.

Le titre du *Parisien* danse devant mes yeux chassieux. J'essaie de me concentrer sur l'article (non signé) qui relate la mort de mon client de la nuit. Je trouve que le journal a fait drôlement vite, vu l'heure relativement tardive (ou matinale) à laquelle on a découvert le cadavre.

De mon portable, je téléphone au bureau de presse de la Préfecture pour demander qui était de garde la nuit dernière. On me répond qu'il s'agit d'un certain Durante. Je demande qu'il me rappelle le plus tôt possible.

Je téléphone ensuite au secrétariat de rédaction du *Parisien*. Il n'y a pas encore beaucoup de monde. Le rédac chef technique me dit que la brève a été placée en dernière minute pendant le bouclage de l'édition Paris.

"Vers les minuit..."

"On" aurait reçu un coup de fil de la Préfecture. « On » a fait sauter dix centimètres sur un incendie dans le XIIe arrondissement. Parce que les incendies dans le XIIe, c'est plutôt courant et Pomonranti, il est plutôt connu de la rédaction. C'est l'auteur d'un rapport sur la conservation des monuments parisiens qui doit bientôt être rendu public. Ça intéresse forcément la rédaction de Saint-Ouen, à défaut de son public.

Ça n'explique pas pourquoi je n'ai été prévenu qu'à une heure du matin.

Je dois me faire vieux car j'arrive pas à me décoller de mon siège pour me rendre au boulot. Je commande un noisette pour terminer mon p'tit dèj. Gérard m'offre le calva. C'est sympa. J'avale le tout et me lève. J'ai la tête qui tourne. Vivement ce soir qu'on s'couche. D'autant que j'ai pris le week-end avec le lundi raffarinesque. J'arrive au bureau, tout le monde est encore dehors à déjeuner. Loiseau m'a laissé le dossier Pomonranti sur mon buvard. Y en a pas lourd.